

Archéologie

Sphinx! Le Père la terreur. Histoire d'une statue

Christiane Zivie-Coche.
Éditions Noésis, 1997.

Le sphinx de Gizeh est un inconnu célèbre : croirait-on qu'il ait fallu attendre 1979 pour qu'il en soit dressé un relevé exact ? Sa notoriété même, et l'utilisation commerciale qui en est faite, éclipsent sa véritable nature ; ses gigantesques proportions font oublier le contexte archéologique qui lui donna un sens ; la hâte destructrice des premiers fouilleurs nous a privés des moyens d'apprécier certaines étapes de son histoire. Nature, contexte et histoire du sphinx de Gizeh : ce sont ces trois points que l'auteur, prenant acte de cet état de fait, a voulu exposer dans ce passionnant petit livre, inspiré par une démarche scientifique exemplaire, mais rédigé sous une forme accessible à tous.

Le monument n'est autre, à l'origine, qu'une statue du pharaon Khéphren, de la IV^e dynastie, bâtisseur de la deuxième pyramide de Gizeh (2570-2540 avant notre ère) ; une statue certes gigantesque (72,55 mètres de long pour 20 mètres de haut), mais dont les proportions sont en harmonie avec la majesté du site et la taille des monuments voisins. Il constitue, à l'époque de sa construction, un élément du complexe funéraire de Khéphren, avec le temple dit « du Sphinx », qui le précède à l'Est, et le temple d'accueil de la chaussée montante, plus au Sud. Associant le corps d'un lion au visage du roi, sa fonction, en vertu d'une symbolique transparente, est d'exprimer l'assertion suivante : Khéphren est puissant comme un lion.

Unique en son genre, le sphinx de Gizeh devait être rétrospectivement le précurseur et le modèle d'un type favori du répertoire de la statuaire royale égyptienne – l'hybride à corps de lion et tête humaine –, qui n'apparaît cependant que cinq siècles et demi plus tard, à la XII^e dynastie. Notons qu'il n'existe apparemment pas, en égyptien ancien, de nom pour cette entité composite. *Sphinx* est un mot grec, comme « obélisque » ou « pyramide » ; il fut sans doute attribué par les Grecs à l'hybride de Gizeh par analogie avec le monstre de Béotie mis en défaut par Œdipe.

Le culte du sphinx disparut avec la christianisation de l'Égypte. Légendes

et superstitions firent alors de cet être fabuleux, gardien de trésors enfouis, le démon *Balhoubà*, d'où son nom arabe d'*Aboul'Î Hôl*, « père la terreur ». Bien qu'une légende tenace rapporte, selon les versions, aux canons des soldats de Bonaparte ou aux mousquets des Mamelouks la destruction du nez de la statue, c'est plutôt la ferveur religieuse qui fut probablement la cause de cette mutilation, que l'archéologue américain Mark Lehner situe entre le X^e et le XV^e siècle. Les traces que porte la statue montrent que deux barres à mine furent insérées à coups de masse à la racine du nez et sous sa narine droite, puis servirent de levier pour le décoller du visage.

Les premières fouilles de l'époque moderne furent celles de Caviglia (1817), qui, dégagant la poitrine du sphinx du sable qui l'enfouissait jusqu'au cou, atteignit le sol d'origine entre ses pattes, découvrant la « Stèle du Songe » de Thoutmosis IV, dont nous reparlerons. Entre 1853 et 1858, Mariette dégagait l'ensemble du monument et découvrit, au Sud, le temple d'accueil du complexe funéraire de Khéphren. En 1885-1886, Maspero dut faire à son tour déblayer la zone du sable qui de nouveau menaçait de l'envahir. Ce problème récurrent ne devait être résolu qu'au XX^e siècle, avec les grands travaux d'Émile Baraize (1925-1936) et de Sélim Hassan (1936-1938), qui désensablèrent complètement la zone du sphinx et permirent de réparer le monument.

C'est à cette occasion que furent découverts le temple dit « du sphinx », qui le borde à l'Est, et, sur la plate-forme

rocheuse qui le surplombe au Nord-Est, la chapelle édifiée par Amenhotep II pour abriter la stèle commémorant ses travaux de restauration. Des menaces récentes d'infiltration et de pollution ont provoqué, en 1979-1983, le premier relevé complet du monument.

Proposant une synthèse de ces divers travaux, Christiane Zivie-Coche montre que l'histoire du sphinx de Gizeh se divise en deux parties très inégales, séparées par un hiatus de six siècles et demi. La première, d'environ 350 ans (2540-220), va de la construction du monument à la fin de l'Ancien Empire ; l'autre, de près de deux millénaires (de 1550 avant notre ère à 395 de notre ère), du début du Nouvel Empire à la fin du paganisme.

Au cours de la première période, le sphinx fut un élément du complexe funéraire de Khéphren. Devant lui fut édifié le temple du sphinx, dont le plan, centré sur une cour péristyle à ciel ouvert, évoque celui d'un sanctuaire solaire. Comme son axe principal ne correspond pas à celui du sphinx et qu'il n'y a pas de communication directe avec celui-ci, on doute qu'ils aient été cultuellement associés.

Abandonné au Moyen Empire, alors même que le type du sphinx devient un thème favori de la statuaire royale, le sphinx n'est redécouvert qu'après 650 ans d'oubli, lorsque le plateau de Gizeh connaît un renouveau en raison de l'essor de la ville voisine de Memphis, véritable capitale de l'Égypte et siège de la monarchie. Les rois, qui utilisent alors la partie de désert entre Saqqara et Gizeh comme terrain de chasse et site d'entraînement pour leurs exercices militaires, redécouvrent les pyramides et le sphinx, probablement ensablé jusqu'au cou, comme au début du siècle dernier.

Sa nature originelle étant depuis longtemps oubliée, le monument est alors réinterprété comme l'image d'un dieu jusque-là inconnu, *Hor-em-akhet*, « Horus-dans-l'horizon », dont il représente la seule manifestation visible et dont le nom est mieux connu sous sa forme grécisée d'Harmakhis. Le site, qui n'est plus employé comme nécropole, devient un lieu de pèlerinage dont ce dieu nouveau est justement le foyer. Le « Village de Ro-Sétaou », qui s'étend en contrebas, à l'emplacement de l'actuel Nazlet el-Samman, tire bientôt sa fortune de la fabrication et de la vente d'objets votifs aux pèlerins, de la même manière que sa contrepartie moderne vit aujourd'hui du tourisme.

En l'absence de textes explicites, on ignore tout de la théologie et du culte d'Harmakhis. La signification de son nom



Bibliothèque nationale de France

Relevé du sphinx de Gizeh lors des expéditions d'Égypte.

pose problème, car il contient celui du dieu faucon Horus, qui n'est, en principe, jamais figuré comme un lion. Il est souvent assimilé à (Rê)-Horakhty, «(Rê)-Horus de l'horizon», ou à Khépri-Rê-Atoum, le dieu soleil d'Héliopolis, mais son association la plus constante devait le lier au dieu cananéen Houroun, dont le culte s'était implanté à Memphis avec la main-d'œuvre asiatique que les pharaons du Nouvel Empire y avaient fait venir. L'obscurité de Houroun ne permet cependant pas de comprendre les raisons de cette identification surprenante et unique d'un dieu égyptien à un dieu étranger.

Les premiers travaux importants des souverains du Nouvel Empire en l'honneur d'Harmakhis furent le fait d'Amenhotep II, qui procéda à quelques déblaiements et construisit pour abriter la stèle qui les commémorerait, sur le promontoire rocheux au Nord-Est du sphinx, la chapelle de briques qu'on y voit encore. Son fils Thoutmosis IV serait l'auteur des travaux les plus importants que connaîtrait le site au Nouvel Empire. Dans un récit célèbre, gravé sur la stèle du Songe qu'il fera plus tard ériger entre les pattes de la statue, le roi raconte comment, dans sa jeunesse, faisant la sieste à l'ombre du sphinx après une partie de chasse, il vit ce dieu lui apparaître en rêve et lui promettre la royauté en échange de son dégagement et de sa restauration. Devenu roi, il s'acquitta scrupuleusement de cette mission, faisant dégager le sphinx et entourer l'espace ainsi défini d'un mur de briques orné de stèles, afin d'en prévenir le réensablement. L'ensemble formait ainsi un sanctuaire nommé *sétépet*, la «place choisie».

Gravement érodé, le corps de la statue fut entièrement plaqué de blocs en calcaire de Toura sculptés, aux contours originaux. Enfin, d'une plate-forme construite sur le toit du temple du sphinx, enfoui dans les sables, un escalier descendant formait l'accès monumental à ce téménos, qui ne devait connaître au cours du Nouvel Empire qu'un changement minime, lorsque Ramsès II, plaçant de part et d'autre de la stèle du Songe, deux stèles perpendiculaires (aujourd'hui au Louvre), fit de l'espace entre les pattes du sphinx une chapelle à ciel ouvert. Construites au Sud du sphinx et en partie sur le temple d'accueil ensablé de Khéphren, plusieurs villas royales, détruites par les déblaiements hâtifs du début du siècle, permirent aux successeurs de Thoutmosis IV – dont Toutankhamon – de venir se détendre à Gizeh.

Dans le cadre monumental ainsi aménagé, les pèlerins – en majorité des notables locaux – déposèrent en grand nombre des statuettes, des tables d'of-

frandes et des stèles ; toutes marques de leur dévotion pour une divinité dont l'image, au contraire de celle des autres dieux égyptiens, était visible par tous. Un de ces monuments, la stèle de Monthouher, figure le sphinx en premier plan devant les pyramides (au nombre de deux), nous offrant le premier panorama connu du site de Gizeh. Plusieurs de ces monuments figurent, devant la poitrine du colosse, une statue royale debout, dont M. Lehner pense – théorie peu convaincante – que Thoutmosis IV l'avait fait dresser sur une plate-forme au niveau du sommet de la stèle du Songe.

À la Basse Époque, Harmakhis fut relégué à une place secondaire, dans la piété locale, par l'apparition d'un nouveau culte : celui d'Isis, «dame des pyramides», dont le temple est aménagé dans les vestiges de la chapelle funéraire de la pyramide d'Hénoutsen, épouse de Khéops, au Sud-Est de la grande pyramide. Forme d'Horus, fils d'Isis et d'Osiris, Harmakhis est étroitement associé, en vertu de cette filiation, à cette Isis des pyramides et à l'Osiris local, Ptah-Sokar-Osiris, du lieu dit Ro-Sétaou, plus au Sud, avec lesquels il constitue une sorte de triade locale.

Dans ce contexte religieux, qui perdurera jusqu'à la fin du paganisme, le sphinx et son sanctuaire suscitent quelques travaux de restauration à la xxvi^e dynastie, puis à la xxx^e dynastie, ou au début de l'époque ptolémaïque. À l'époque romaine, recouvrant l'installation analogue de Thoutmosis IV, un escalier monumental, construit à partir du toit du temple du Sphinx, conduit au niveau de la statue, dont le parement de pierre est refait. Entre ses pattes, et devant la chapelle contenant les stèles de Thout-

mosis IV et de Ramsès II, est posé un dallage au centre duquel trône un autel de granit. À défaut d'être très rigoureuse, l'*Histoire naturelle* de Pliny l'Ancien livre la seule description antique du monument, qui reste, dans cet état, un lieu de culte et de tourisme jusqu'à la fin du paganisme.

Pour conclure, signalons que ce livre est doté d'une iconographie très originale, qui inclut des documents inédits ou rarement publiés, telle une série de photographies des stèles votives qui proviennent des environs du sphinx, et un ensemble de vues des travaux d'Émile Baraize en 1925.

Pierre GRANDET

Écologie

Les forêts d'Europe

P. Arnould, M. Hotyat, L. Simon.
Éditions Nathan, 1997.

Trois géographes qui s'appuient sur une documentation très complète (ils citent la plupart des données chiffrées disponibles, tout en déplorant leur insuffisance et leur hétérogénéité) tentent de nous donner une connaissance complète des forêts européennes.

Ils nous offrent un panorama général, historique et géographique, de ces forêts. De leur histoire, d'abord, en distinguant cinq périodes, du néoli-



Cet arbre est un porte-graines classé, de l'espèce des épicéas communs.

Office national des forêts